

L/1971.02.26 — *Le Figaro Littéraire*, 26 février 1971, n° 1293, p. 29-30.

André Malraux : «Dernier entretien avec le Général - *Les Chênes qu'on abat...*».

Préoriginales.

«Oh ! quel farouche bruit font, dans le crépuscule,
Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule !»
Victor Hugo

Préface

«L'homme libre n'est point envieux; il admet volontiers ce qui est grand, et se réjouit que cela puisse exister. »

Hegel

Les raisons pour lesquelles je publie, aujourd'hui, ces fragments du second tome des *Antimémoires* seront claires pour quiconque les lira.

D'autre part, corrigeant ces épreuves, je découvre qu'elles forment un livre. La création m'a toujours intéressé plus que la perfection. D'où mon constant désaccord avec André Gide, et mon admiration, dès vingt ans, pour Braque et pour Picasso : ce livre est une interview comme *La Condition humaine* était un reportage...

Je découvre aussi, avec surprise, que nous ne connaissons aucun dialogue d'un homme de l'histoire avec un grand artiste : peintre, écrivain, musicien; nous ne connaissons pas mieux les dialogues de Jules II avec Michel-Ange, que leurs engueulades. Ni ceux d'Alexandre avec les philosophes, d'Auguste avec les poètes, de Timour avec Ibn Khaldoun. Nous sommes stupéfaits que Voltaire n'ait pas rapporté les siens avec Frédéric. Diderot, qui racontait génialement à Sophie Volland ses soirées au château d'Holbach, n'a pas noté ses dialogues avec la Grande Catherine. Napoléon monologue jusqu'à Sainte-Hélène, comprise. S'il reçoit Goethe à merveille, c'est pour une «audience». Victor Hugo ressuscite pour nous ses conversations avec Louis-Philippe, mais qu'importe Louis-Philippe ? Chateaubriand nous rapporte ses conversations à Prague, lorsque Charles X exilé lui pose des questions sans intérêt, et

que les enfants de France lui grimpent sur les genoux : «Monsieur de Chateaubriand, racontez-nous le Saint-Sépulcre !» Que n'allait-il à Sainte-Hélène, au lieu d'aller à Prague ? Il y eût écrit son plus beau chapitre : «Devant cette mesure semblable à la mienne, m'attendait un homme qui portait un grand chapeau de planteur. A peine reconnu-je Bonaparte. Nous entrâmes, nous nous égarâmes dans le destin du monde; et pendant qu'à mi-voix il parlait d'Austerlitz, les aigles de Sainte-Hélène tournoyaient dans les fenêtres ouvertes sur l'éternité...»

Même lorsque l'homme de l'histoire a des témoins, il n'a pas d'entretiens (Napoléon avec Roederer, Saint Louis avec Joinville). Car aucune sténographie ne fixe une conversation, ni même un discours improvisé. Jamais Jaurès n'a laissé publier les siens sans les avoir écrits après coup. La télévision nous montre sans équivoque (ne serait-ce que par notre étrange syntaxe parlée : «Alors, sa sœur, elle dit...») la différence entre le charabia et la parole, quand elle n'est pas la lecture d'un texte, et l'écriture. Voltaire eût recréé ses conversations avec Frédéric, Thierry d'Argenlieu n'eût pas recréé les siennes avec le général de Gaulle. Pour qu'un entretien pût exister jadis, il eût été nécessaire que le rapporteur ne fût pas tenu pour négligeable; qu'il s'agît d'un entretien, non d'une audience; que celui qui le rapportait fût capable de le recréer. Ce qui nous amène à notre siècle.

Mais ne tenons pas des boutades pour des confidences. Il serait passionnant pour nous de connaître une conversation de cette nature avec Napoléon. Parce qu'il serait passionnant de savoir ce que disait librement Napoléon. Le général Bertrand nous en donne parfois l'idée, mais Napoléon parle presque seul; et Bertrand n'était pas un écrivain. Ce que dit ici le général de Gaulle le peint; et quelquefois, dans un domaine assez secret. Mais ses paroles vont de ce à quoi il a réfléchi (l'exposé du début, comme toujours avec lui; les phrases qu'il avait dites ou écrites auparavant), à ce qu'il improvise pour y réfléchir, enfin à ce qu'il dit pour s'amuser. Il n'est pas seulement celui de l'Histoire. Mais j'ai rêvé d'un Greco, non d'une photographie. Ces pages, lorsque je les écrivais, étaient destinées à une publication posthume. Je ne souhaitais pas fixer un dialogue du général de Gaulle avec moi, mais celui d'une volonté qui tint à bout de bras la France, avec la neige sur les vastes forêts sans villages depuis les

grandes invasions, dont le général s'enveloppait d'un geste las. Tout cela s'achevait par mon départ et la tombée de la nuit; le destin s'est chargé de l'épilogue.

Dix minutes après la mort, le médecin quitte la Boiserie pour aller soigner les filles d'un cheminot. Mme de Gaulle demande à l'un des menuisiers de prendre l'alliance au doigt du général; leur travail à peine terminé, les deux menuisiers sont appelés par Mme Plique, dont le mari, cultivateur, vient de mourir – aussi...

Le surlendemain, dans le jour gris des funérailles, je me hâte sous le glas de Colombey auquel répond celui de toutes les églises de France et, dans mon souvenir, toutes les cloches de la Libération. J'ai vu le tombeau ouvert, les deux énormes couronnes sur le côté : Mao Tsé-toung, Chou En-lai. A Pékin, les drapeaux sont en berne sur la Cité interdite. A Colombey, dans la petite église sans passé, il y aura la paroisse, la famille, l'Ordre : les funérailles des chevaliers.

La radio nous dit qu'à Paris, sur les Champs-Élysées qu'il descendit jadis, une multitude silencieuse commence à monter, pour porter à l'Arc de Triomphe les marguerites ruisselantes de pluie, que la France n'avait pas portées depuis la mort de Victor Hugo.

Ici, dans la foule, derrière les fusiliers marins qui présentent les armes, une paysanne en châle noir, comme celles de nos maquis de Corrèze, hurle : «Pourquoi est-ce qu'on ne me laisse pas passer ! Il a dit tout le monde ! Il a dit tout le monde.»

Je pose la main sur l'épaule du marin : «Vous devriez la laisser, ça ferait plaisir au général : elle parle comme la France.»

Il pivote sans un mot, et sans que les bras bougent, semble présenter les armes à la France misérable et fidèle, et la femme se hâte en claudiquant vers l'église, devant le grondement du char qui porte le cercueil.

Colombey, jeudi 11 décembre 1969

La fatigue des derniers temps du pouvoir s'est effacée. Le général de Gaulle retourne d'un geste un des fauteuils de cuir. Sa haute taille un peu courbée maintenant, domine la petite pièce où flambe un feu de bois. Il s'assied à contre-jour, pour protéger ses yeux, derrière une table à patiences dont le tapis vert supporte les boîtes de cartes. Jamais, aux jours éclatants, je n'ai assisté à un dîner à l'Elysée, dans le salon d'honneur surdoré comme les palaces du siècle dernier, sans sentir ce dîner partir vers le néant avec ses deux cent cinquante couverts, ses musiciens sous la tapisserie d'après l'*Héliodore* de Raphaël, sa musique de Mozart et son cortège de fin des Habsbourg... Khrouchtchev, Nehru, et Kennedy dans la galerie des Glaces de Versailles, et Trianon restauré, déjà hanté par le départ...

Je redécouvre, en lui serrant la main, combien les mains de cet homme encore si grand sont petites et fines. Les mains ébouillantées de Mao Tsé-toung, elles aussi, semblaient les mains d'un autre.

Après les paroles de bienvenue, nous passons dans son cabinet de travail. La noblesse de la pièce tient-elle à l'accord de ses proportions avec celles du bureau, ou aux trois fenêtres derrière lui; à l'impression de vide qu'imposent les livres dans le mur – œuvres complètes de Bergson, ami de sa famille, et les miennes, qu'il me montre d'un clignement – ou au général devant l'immense paysage noir et blanc de la neige sur toute la France, un seul fauteuil en face de lui ?

Il m'a dit autrefois, pendant que nous parcourions le parc : «Voyez, tout ceci a été peuplé jusqu'au cinquième siècle; et il n'y a plus un village jusqu'à l'horizon.» La cellule de saint Bernard, ouverte sur la neige des siècles et la solitude.

— Cette fois, dit-il, c'est peut-être fini.

Je me souviens du petit salon de l'hôtel Lapérouse, en 1958, dans la décomposition générale : «Il faut savoir si les Français veulent refaire la France, ou se coucher. Je ne la ferai pas sans eux. Mais nous allons rétablir les institutions, rassembler autour de nous ce qui s'est appelé l'Empire, et rendre à la France sa noblesse et son rang.» Il parlait avec une énergie invulnérable, alors qu'il parle aujourd'hui avec le ton

dont il a dit de l'Italie, en 1941 : «Ne restera-t-il d'elle, comme l'a dit Byron, que la triste mère d'un empire mort ?»

Il me regarde pesamment :

— Ce qui se passe maintenant, ça ne me concerne pas. Ce n'est pas ce que moi, j'ai voulu. C'est autre chose.

«Quand je suis parti, l'âge a peut-être joué son rôle. C'est possible. Mais, vous comprenez, j'avais un contrat avec la France. Ça pouvait aller bien ou mal, elle était avec moi. Elle l'a été pendant toute la Résistance : on l'a bien vu quand je suis arrivé à Paris. Il y avait l'énorme vague qui me soutenait. Sur laquelle je dirigeais mon bateau. A Londres, j'avais vu arriver des politiciens, des intellectuels, des militaires, des Canaques. Et puis les pauvres types, les marins de l'île de Sein : la France. Quand les Français croient à la France, oh, alors ! Mais quand ils cessent d'y croire... Vous connaissez la phrase du pape : les Français n'aiment pas la France. Enfin !

«Le contrat a été rompu. Alors, ce n'est plus la peine. Ce contrat était capital, parce qu'il n'avait pas de forme; il n'en a jamais eu. C'est sans droit héréditaire, sans référendum, sans rien, que j'ai été conduit à prendre en charge la défense de la France et son destin. J'ai répondu à son appel impératif et muet. Je l'ai dit, écrit, proclamé. Maintenant, quoi ?»

Il est seul, puissamment courbé, devant la neige qui couvre l'étendue déserte : «J'ai eu un contrat avec la France...» Je les ai amusés avec des drapeaux, je leur ai fait prendre patience en attendant quoi, sinon la France ?

«Même les Anglais n'ont plus d'ambition nationale.»

Il est à mille lieues de penser que la France l'a trahi pour ses successeurs; elle l'a trompé avec le destin. Il sait, de reste, que le destin d'un homme de l'histoire n'a rien à voir avec celui d'un homme «qui a raison», à supposer que celui-ci ait un destin.

— Mais, dis-je, pour toutes les grandes choses que vous avez faites, vous avez été minoritaire !

Ne l'était-il pas le 18 juin, et maintes fois avec Churchill, et à coup sûr avec l'*Amgot* et les troupes d'Eisenhower, et entre les parachutistes de 1958 et les défileurs de la Bastille à la Nation ? Il acceptait tout cela allégrement; en comparaison, que signifiait un référendum sur les Régions et le Sénat ? Peut-être que les Français étaient idiots à ce moment, mais qu'a-t-il fait toute sa vie, sinon les contraindre à finir par reconnaître la France ?

Il dit :

— J'étais minoritaire, j'en conviens; je savais que, tôt ou tard, je ne le serais plus. Cette fois-ci, non.

Il y a longtemps que je me demande ce que les Français ont pour lui. Quelque chose de variable, sans doute, comme presque tout ce qui est profond. «Les braves types de l'île de Sein ?» Ils étaient, à ses yeux, les délégués de la France (ils arrivaient à Londres, d'ailleurs, avec les Canaques). Les femmes qui jugeaient naturel de donner asile à nos postes émetteurs dans leurs chambres de couturière ou de dactylo, en sachant qu'elles risquaient Ravensbrück ? La foule des villages après le débarquement, celle de Bayeux, des Champs-Élysées ? Celle qu'il a rencontrée partout, lors de ses voyages présidentiels ? Son lien avec tant de siècles ? Il appelle Français ceux qui veulent que la France ne meure pas.

— Avez-vous jugé le contrat rompu en mai, ou plus tôt, lors de votre réélection ?

— Bien avant. C'est pour ça que j'ai pris Pompidou.

Que veut-il dire ? Au temps du conflit parlementaire ? Au retour d'Afghanistan ? (Alors, il devait dire : conservé.) Il ne fait pas allusion au temps où il a appelé Pompidou, car ce serait évidemment faux. Il continue :

— En mai, tout m'échappait. Je n'avais plus de prise sur mon propre gouvernement. Bien sûr, ça a changé quand j'ai pu faire appel au pays, quand j'ai dit : «Je dissous la Chambre.»

— Mais pas pour longtemps !

— Vous savez bien que la France, en votant contre moi, n'a pas écarté les Régions, le Sénat, et ainsi de suite : elle a écarté ce que symbolisait la participation. J'ai dit ce que j'avais à dire. Mais le jeu était joué.

Il m'avait dit, quelques jours plus tôt : «Le caractère, c'est d'abord de négliger d'être outragé ou abandonné par les siens. Les gens croient que je ne sais pas ce que veut dire : perdre la fraternité. Ils ont beaucoup à apprendre. Mais il faut accepter de tout perdre. Le risque non plus ne se divise pas.

— Pourquoi êtes-vous parti sur une question aussi secondaire que celle des Régions ? A cause de l'absurdité ?

Il me regarde de nouveau fixement :

— A cause de l'absurdité.

A quel point il est le passé de la France ! Un visage sans âge, comme, derrière lui, la forêt couverte de neige qu'il a maintenant épousée.

Il reprend, après un silence :

— Ce que nous avons voulu – entre vous et moi, pourquoi ne pas lui donner son vrai nom : la grandeur ? – c'est fini. Oh ! la France peut encore étonner le monde; mais plus tard. Elle va tout négocier. Avec les Américains et même les Russes, avec les Allemands et les communistes. C'est commencé. Ça peut durer, sans grande signification. A moins d'un événement. La France n'en attend pas. Les autres non plus. Je ne crois aucunement que ça dure. Vous verrez. Les parlementaires peuvent paralyser l'action, ils ne peuvent pas la déterminer. La France s'était relevée contre le parlementarisme : elle va s'y ruer, et il la défendra aussi intelligemment que lorsque je tentais de faire accepter les blindés !

— Mais il n'y a plus Hitler.

— Le pays a choisi le cancer. Qu'y pouvais-je ?

Il n'a jamais accepté de confondre le pays et les politiciens, mais il vient de dire le pays, et non les politiciens.

«La grandeur, c'est fini.» Il ressent violemment que l'agonie de la France n'est pas née de l'affaiblissement des raisons de croire en elle : défaite, démographie, industrie secondaire, etc... mais de son impuissance à croire *en quoi que ce soit*. Il m'a dit autrefois : «Même si le communisme permet aux Russes de croire à la Russie pour des raisons à dormir debout, il est irremplaçable.»

Nehru m'a demandé, avec plus de lassitude : «N'est-il pas à la fois nécessaire que nous ayons les pieds sur la terre, et que nos têtes ne restent pas au niveau du sol ?... Le mot grandeur, que le général a si souvent employé, et que les autres ont si souvent repris pour ou contre lui, a fini par signifier à la fois le faste et une expression théâtrale de l'histoire. Or ce cabinet de travail, dont la grandeur vient de l'immensité déserte, n'est pas Versailles, et l'idée de grandeur du général est inséparable de l'austérité, l'était même aux réceptions de l'Elysée; inséparable de l'intendance, et d'un âpre refus du théâtre. Le chah m'a confié : «Quand je l'ai rencontré pour la première fois à Téhéran, j'étais un jeune homme. Je lui ai demandé conseil. Il m'a répondu : «Monseigneur, on vous suggérera bien des habiletés. Ne les acceptez jamais. Je n'ai qu'une suggestion à vous faire, mais elle compte : mettez toute votre énergie à rester indépendant.» On a beaucoup cité : «Etre grand, c'est épouser une grande querelle» parce qu'il a donné cette phrase de Shakespeare pour épigraphe au *Fil de l'épée*. Il m'a dit : «la grandeur est un chemin vers quelque chose qu'on ne connaît pas.» Et combien de fois a-t-il répété : «Quand tout va mal et que vous cherchez votre décision, regardez vers les sommets : il n'y a pas d'encombres » ! Au contraire de ce que supposent ses amis, et surtout ses ennemis, la grandeur n'est point un domaine qu'il sert, en sachant que ce domaine le sert. Ainsi saint Bernard était-il au service du Christ – dont il attendait beaucoup pour les hommes... Aux yeux du général, la grandeur était d'abord une solitude, mais c'était une solitude où il n'était pas seul.

L'absence d'un grand dessein, qu'il reproche à ses successeurs, il la reproche aussi au monde.

— Le président Johnson a encore été applaudi, reprend-il, parce que l'Asie croit encore la paix possible. Mais il n'en a pas fini avec cette boîte à chagrins. Tout grand dessein est un dessein à long terme. Je ne crois pas que les Etats-Unis, malgré leur

puissance, aient une politique à long terme. Leur désir, qu'ils satisferont un jour, c'est d'abandonner l'Europe. Vous verrez. La Russie, elle, veut gagner du temps. Et la France n'a plus de desseins du tout. Mais je n'écris pas pour ceux qui vont me lire : c'est bien trop tôt. Et quand je serai mort, vous verrez d'abord reparaître les partis, et leur régime de malheur. Mais ils feindront de s'embrasser.

— Votre dessein était inséparable de votre passé, de votre signification, de vous-même. Quand Foster Dulles est venu vous m'avez dit : «Il n'y aura pas d'Occident. Il n'est évidemment pas nécessaire que l'Europe soit l'Occident, mais si elle doit se créer contre l'Occident, bonne chance !»

— Quand les Français ont-ils compris ce que voulait Foster Dulles ? Ils ont été avec moi. Ils ne le sont plus. Oh ! ils ne sont aucunement avec d'autres...

—Autrefois, j'ai essayé d'analyser l'enthousiasme qui vous entourait au loin. Le Canada, la Roumanie, bien ! L'Amérique latine, à la rigueur. Mais Chiraz ? Ces gens n'auraient pas situé la France sur une carte... Et aucune propagande ne jouait, pas même la propagande passionnelle qui a joué un si grand rôle dans le voyage de Khrouchtchev, par exemple.

— Et c'eût été la même chose en Indonésie... En Amérique latine, c'est différent. Pourquoi les Espagnols ne m'aimeraient-ils pas ? Ils aiment bien don Quichotte ! Mais le monde aussi a remis ses pantoufles. Les souris dansent. Vous savez, même en France dans les meilleurs jours. Il est toujours étrange que les gens vous aiment. Enfin, je m'entends.

— Votre prédécesseur, en France sinon en Iran, ce n'est aucun politique, pas même Clemenceau : c'est Victor Hugo.

— Au fond, vous savez, mon seul rival international, c'est Tintin ! Nous sommes les petits qui ne se laissent pas avoir par les grands. On ne s'en aperçoit pas, à cause de ma taille.

Il pose la main sur le feuillet en cours de ses *Mémoires* :

— Malraux, au fond, de vous à moi, est-ce la peine ?

Tous ses amis sont morts – et la plupart des miens... Il ajoute :

— Pourquoi écrire ?

— Et pourquoi vivre ? Vous connaissez la Bhagavad Gîta : *«Et à quoi sert le pouvoir, à quoi sert la joie – à quoi sert la vie ?...»*

Têtes géantes d'Eléphanta dans la pénombre, goélands stridents sur la saccade des vagues de la mer d'Oman.

J'ai la trouble sensation d'émerger du néant en face de cette neige qui reviendra inépuisablement sur la terre :

— Mon général, pourquoi faut-il que la vie ait un sens ? A Singapour, la dernière fois, j'ai rencontré l'un de mes anciens amis. Il avait dirigé l'enseignement en Indochine et collectionnait les papillons depuis qu'il se savait en face de la mort. *«Souvent, maintenant, je me place du point de vue des papillons... Ils ont deux cent soixante millions d'années, et la vie moyenne d'un papillon dure deux mois. Ils connaissent leurs régions en Malaisie, leurs îles. A Java, à Bali, ils étaient là, bien avant les hommes... Alors, ils échangent sans doute des histoires de papillons : les fleurs ont quitté les arbres pour devenir les offrandes, pour orner les cheveux... Les humains sont venus les uns après les autres, et se sont massacrés : naturellement. Ils se sont donc succédé. Des fous... Soyez certain que, pour les papillons, la seule partie vaguement sérieuse de l'humanité, ce sont les femmes, qui ne se massacrent pas... Enfin, disent-ils sans doute, nous, nous sommes les mêmes papillons depuis si longtemps, et les pauvres histoires des hommes...»*

— Et l'Histoire des hommes !

— ... nous semblent frénétiques et déraisonnables... Si l'on ne ressent pas l'univers comme une dépendance de l'homme... l'humanité est une aventure parmi d'autres. J'ai cité à mon pauvre ami le texte sacré de l'Inde où les grands papillons, après le combat, *«viennent se poser sur les guerriers morts et sur les vainqueurs endormis...»*.

— Phrase admirable. Je reconnais que les papillons peuvent voir dans la vie humaine une péripétie. Ils ne répondent pourtant pas à la question que vous posiez, bien qu'à certains égards ils la détruisent.

Il reprend, écho ironique et amer, mais je ne distingue jamais ce qui, chez lui, exprime l'amertume :

— Pourquoi faut-il que la vie ait un sens ? ...

Combien d'êtres humains, pendant combien de siècles, se sont posés la même question, dans les petites pièces sans lumière des Cités Interdites, ou sous le firmament commun aux reines de Babylone et aux esclaves de Rome qui regardaient mourir leurs nouveau-nés esclaves ? Il hausse imperceptiblement les épaules :

— Qu'ont répondu les philosophes, depuis qu'ils pensent ?

— La réponse n'appartient-elle pas plutôt aux religions ? S'il faut que la vie ait un sens, c'est sans doute parce que lui seul peut donner un sens à la mort... Vous connaissez la phrase d'Einstein : «Le plus étonnant, est que le monde ait presque certainement un sens.» Mais il ne va pas de soi que le sens du monde soit celui de notre vie... Et si notre civilisation n'est certes pas la première qui nie l'immortalité de l'âme, c'est bien la première pour laquelle l'âme n'ait pas d'importance...

— Pourquoi parlez-vous comme si vous aviez la foi, puisque vous ne l'avez pas ?

— Renan n'était pas idiot...

— Ça dépendait des jours.

Il pense qu'à ma manière j'ai la foi, et moi je pense qu'à sa manière il ne l'a pas. Il m'a dit : «Il y a une consolation religieuse, il n'y a pas de pensée religieuse.» Même les Hindous, pour qui la pensée humaine flotte dérisoirement à la surface du sacré, ne le diraient pas. Mais il veut dire ce que dit l'Inde. La consolation, ce n'est pas la tombe de sa fille (qui n'est pas rien, puisqu'il m'a dit : «Je serai enterré avec Anne»), c'est sans doute ce qui s'accorde pour lui à la houle de l'âme que la pensée confond avec son pauvre frémissement... Il me dit :

— La mort, vous savez ce que c'est ?

— La déesse du sommeil. Le trépas ne m'a jamais intéressé; vous non plus; nous faisons partie des gens auxquels il est indifférent d'être tués. Pourtant, ma relation avec la mort est loin d'être claire. Quand les Allemands m'ont collé au mur à Gramat, je ne croyais pas à mon exécution. Mais à l'attaque des Hauts de la Parère (vous étiez sur la colline d'en face, je crois ?) les obus des mortiers arrivent, avec leur miaulement qui a l'air de vous chercher. Nous nous couchons, et je continue à raconter des blagues. Un éclat coupe en deux mon ceinturon. (Quand on est couché, ça veut dire : il ne s'en est pas fallu de beaucoup.) Là-dessus, je me tais. Pourquoi ? Peut-être parce qu'on ne parle pas au destin...

«Mon souvenir le plus saisissant, dans ce domaine, est un souvenir d'Espagne, précis parce que j'ai eu beaucoup de mal à lui redonner vie dans mon film. Les avions de chasse italiens foncent sur nous devant les grands viseurs de l'époque. Je commence à tirer; le viseur est furieusement secoué, et un chahut d'enfer emplît la tourelle de l'avion. Une fourmi parcourt nonchalamment le viseur à travers lequel je tire sur les chasseurs qui me mitraillent de leur mieux; les fourmis sont sourdes.

«D'une certaine façon, les hommes aussi.

«Mais pendant les prises de vues du film, les fourmis, si tranquilles sous les balles, voulaient toujours s'en aller... A la fin, un régisseur a fait enduire de miel le côté du viseur vers lequel se dirigeaient les fourmis, et nous avons eu la paix...

«Comme dit aujourd'hui l'Islam, modernisant le Coran : un insecte écrasé sur la route par une auto peut-il concevoir le moteur à explosion ?»

Un chat des Chartreux saute sur le bureau. D'où vient-il ? La porte est fermée.

— Mon général, est-ce que vous savez ne rien faire ?

— Demandez au chat ! Nous faisons des réussites et des promenades ensemble. Il n'est facile à personne de s'imposer une discipline d'oisiveté, mais c'est indispensable. La vie n'est pas le travail : travailler sans cesse rend fou. Et vouloir le faire est mauvais signe : ceux de vos collaborateurs qui ne pouvaient se séparer du travail n'étaient aucunement les meilleurs.

Il caresse distraitemment le chat. Je dis :

— On ne meurt peut-être pas de la même façon dans la souffrance et hors de la souffrance...

— Sauf si tout se rejoint à l'instant décisif. A supposer qu'il y ait un instant décisif.

— L'un des plus grands esprits que j'aie connus est mort du cancer en disant à Jean Paulhan : «Comme c'est curieux, la mort !» Reste celle de ceux que l'on aimait...

— A laquelle on pense, après un certain temps, avec une inexplicable douceur...

Il s'est tourné d'instinct du côté du cimetière, que l'on ne voit pas. La neige tombe derrière lui. Il songe, je suppose, à sa fille Anne, enterrée là-haut.

Jamais il ne m'a parlé d'elle, sauf d'une façon tendrement allusive. Mais je crois qu'elle a joué un rôle profond dans sa vie. Souvent, c'est lorsqu'il la promenait par la main qu'il réfléchissait, et peut-être l'accent de sa réflexion n'eût-il pas été tout à fait le même, s'il n'était né en face du malheur.

«Il n'est pas vrai, reprend-il, que les expériences les plus profondes dominent notre vie. Dans l'action, oui; ailleurs, non.

— L'expérience du retour sur la terre, que j'ai si bien connue après Saba, puis après le simulacre de mon exécution pendant la Résistance, commence à s'user dans ma mémoire...

— Le pire malheur s'use d'une façon étrange. Mais, naturellement, ce que nous pensons de la mort n'a d'importance que par ce que la mort nous fait penser de la vie.

«Les chatons jouent, les chats méditent.»

J'ai envie de caresser le chat, assis sur le bureau. Je réponds :

— Ou font semblant. Les enfants, les hommes médient ou font semblant. Un de mes amis, éminent psychanalyste, m'a dit : «La vie, c'est un type dans le métro, avec une valise au bout de chaque bras. Il est frénétique, il s'occupe des meilleurs changements pour arriver le plus tôt possible, à quelle dernière station ? A la mort. Mais il tient tellement à ses valises !

— Quel âge a votre ami ? Son point de vue est fort, mais pas d'un homme jeune.

— Soixante-cinq ans, à peu près...

— Oui. Tout de même, il n'attache pas assez d'importance à l'ambition. Les valises en sont pleines. C'est surprenant.

— Et le désir d'être aimée, ou aimé ? Avez-vous remarqué que l'ambition ne fait pas partie des péchés capitaux ?

— Consolez-vous : l'orgueil et l'envie permettent de la retrouver. Qu'importe ? L'image des valises est frappante, mais la vie ne consiste aucunement à être obsédé par ses valises, elle consiste à s'en délivrer.

«Enfin, pas toujours ! Les valises permettent de ne pas penser au reste, c'est-à-dire à l'essentiel. Les tient-on à la main pour ce qu'on transporte, ou parce qu'on transporte ce qui permet d'oublier le voyage ? L'ambition écartée, que contiennent-elles ? Les passions du moment, les nuages ? Quelques-uns y ajoutent le génie. La mort se charge de calmer ce tracassin.

— Ou de la métamorphose.

— Oui, oui.

— Ne met pas qui veut la France dans ses valises.

— J'ai rendu à la France ce qu'elle m'avait donné.»

Neige. Il reprend, en haussant les épaules :

— Qu'est-ce qu'échapper aux valises ?

— Vivre dans le présent, comme vous vivez dans l'histoire ?

— L'histoire peut justifier la vie, elle ne lui ressemble pas.

— Comme la peinture !

— Staline m'a dit une seule chose sérieuse, et je l'ai beaucoup citée : «A la fin, il n'y a que la mort qui gagne.»

«Pourtant, il y a la contemplation.»

Cette phrase, il me l'a dite autrefois – et je ne l'ai pas plus comprise qu'aujourd'hui. Mais sa vie est actuellement ordonnée par ses Mémoires.

— L'écriture aussi est une puissante drogue, dis-je. Quand nous pensons à vous, tantôt confusément, tantôt clairement, la phrase célèbre de Napoléon à la Vieille Garde reparaît : «Et maintenant, j'écrirai les grandes choses que nous avons faites ensemble...»

— Il avait bien de la chance ! Pourtant, écrire permet, au moins pendant qu'on écrit, d'ignorer la meute.

Sa voix ironique change, comme s'il revenait en arrière :

— Où en êtes-vous, avec lui ?

Je devais prononcer, à Ajaccio, le discours de commémoration de sa naissance; et le général, aux Invalides, le discours de commémoration du retour des cendres.

— Il y a le colosse, mon général. Il y a aussi un très grand esprit et une assez petite âme.

Il dresse l'index, et se lève. Nous allons déjeuner :

— Pour l'âme, prenez garde : il n'a pas eu le temps...